

rance ! Le souffle ne passe plus sur les lèvres, le cœur est sans battements, et il me semble que la rigidité cadavérique s'empare de ce pauvre corps. . Nous attendons le docteur Brun. Je donnerais une partie de ma fortune pour ressusciter cet honnête homme !

La comtesse de Montgrand ouvrit un volume de prières, et lut les psaumes de David à haute voix.

On n'entendait, dans le silence de cette nuit d'octobre, que la voix claire et douce de la jeune femme, et le pétilllement de la flamme rapidement allumée.

Une heure se passa dans ce recueillement sinistre au milieu duquel s'élevait la voix de la créature implorant la miséricorde du créateur ; puis, le bruit d'une voiture se rapprocha, le grincement de la grille se fit entendre, et madame de Montgrand ferma son livre.

Un moment après, le médecin et le prêtre pénétraient dans la salle.

Le docteur marcha rapidement vers le lit. Durant le trajet, Mathias lui avait raconté les événements de la nuit. D'une main sûre, il dégagait la poitrine de Refus, l'auscultait, sonde la plaie, puis secoua la tête.

— Monsieur l'abbé, dit-il, ce malheureux n'a plus besoin de moi.

— Mort ? demanda le comte.

— La main qui l'a frappé, l'a tué d'un seul coup ; il n'a pas même dû souffrir.

Le prêtre s'agenouilla ; le médecin resta debout respectueusement, et comme absorbé dans une prière muette ; puis appuyant légèrement la main sur l'épaule de M. de Montgrand :

— Monsieur le comte, dit-il, si mes soins ne peuvent être d'aucune utilité, dans quelques heures la justice aura besoin de mon ministère pour les constatations légales. Permettez-moi de passer chez vous le reste de la nuit, et laissez-moi ajouter un conseil à cette prière. . Le spectacle qu'elle a sous les yeux, ne vaut rien à âme de Montgrand, nature excessivement nerveuse. Ordonnez-lui le repos, au nom de votre tendresse : j'ajouterai même : employez, s'il le faut, votre autorité de mari. Vous êtes homme, vous êtes fort ; vous veillerez, s'il vous convient, ce malheureux avec l'abbé Chaslian et votre intendant. Quant à moi, je vais rédiger mon appréciation, et les magistrats trouveront cette pièce à leur arrivée.

Le comte sortit sans bruit avec le docteur Brun.

— Où pourrai-je travailler ? Demanda celui-ci.

— Dans la bibliothèque.

Tous deux montèrent l'escalier.

— Tiens ! fit le comte avec surprise, elle est encore éclairée.

Il poussa la porte, et voyant les livres épars sur les meubles :

— Ce pauvre Tiburce exagère le dévouement, fit-il, je lui ai dit de se charger du déménagement de mes livres, et il a cru devoir commencer ce labeur cette nuit même. Ah ! c'est bien un Danglès ! exact et dévoué, comme le furent son aïeul et son père.

— Vraiment ? fit le docteur en levant la tête.

— Que signifie cette parole, docteur ? Elle semble l'expression de la surprise.

— Je l'avoue : Tiburce ne m'inspire pas la même sympathie que le vieux Jean Danglès.

— Certes, fit le comte, il existe entre eux une grande différence ; Jean ne savait que faire régulièrement le compte de ses biens, et Tiburce a appris le latin et le droit ; peut-être son ambition dépasse-t-elle celle de son père ? Mais je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui adresser.

— N'attachez aucune importance à ce que je viens de vous dire, reprit le docteur : Appréciation de physionomiste, voilà tout ! Je serais désolé de nuire, même par une pensée, à votre opinion sur le fils de si braves gens. . .

Voici du papier, des plumes, laissez-moi seul. . Faites rentrer madame de Montgrand chez elle. . A la première heure, les magistrats seront ici. . Comme je passais devant la porte du juge de paix, je l'ai fait prévenir ; il arrivera demain, à l'aube avec le commissaire de police ; le télégraphe porte la nouvelle du meurtre à Meaux et à Melun.

— Et la malheureuse femme de Refus ! s'écria M. de Montgrand.

— Un prêtre seul pourra lui apprendre cette nouvelle terrible ; en lui parlant du mort qu'elle aimait, il lui parlera de Dieu qui prend soin des orphelins et des veuves.

— Vous avez raison, docteur. . Je retourne à ma veillée funèbre.

Il fallut que M. de Montgrand employât toute son autorité pour décider sa femme à prendre quelque repos.

Marion l'entraîna dans sa chambre, lui fit boire une potion calmante, et l'obligea à se jeter sur son lit. Une heure après, vaincue par la fatigue, la comtesse tombait dans un lourd sommeil dont ne la tira même pas le bruit que firent deux voitures arrivant de la Ferté. L'une amenait le juge de paix, l'autre le maire et le commissaire de police.

Le garde-champêtre, le brigadier Claude Frenenx et deux autres gendarmes se tenaient devant la façade du château.

C'était vraiment une habitation ravissante que ce château des Abîmes dont le comte venait de se déposséder volontairement. Un art ingénieux avait présidé à l'aménagement d'un parc composé tour à tour de vallonnements couronnés d'arbres séculaires, et d'excavations profondes remplies par l'eau des sources des-